

l'enfant de deux ans, à 60 centigr.; chez l'enfant de trois ans, à 80 centigr.; chez l'enfant de sept ans, à 90 centigr.; chez l'enfant de huit ans, à la dose de 1 gram., et vers douze ans à la dose de 2 gram.

Quant au *chlorhydrate de pilocarpine* en injections, il faudrait partir de 2 milligr. et demi et ne pas dépasser 1 à 2 centigram., cette dernière dose ne convenant qu'aux enfants qui confinent à l'adolescence.

Je dois rappeler ici ce que j'ai dit de l'action du jaborandi et de la pilocarpine sur la sécrétion mucipare des bronches (t. I, p. 144), et de la réserve qu'elle commande chez les enfants ayant des bronchites ramusculaires.

Je rappellerai enfin l'importance du bain d'enveloppe comme un agent utile de la médication sudorifique. C'est une des pratiques les plus usuelles de la médecine des enfants, et elle a sa place toutes les fois qu'il y a intérêt à stimuler fortement les fonctions de la peau; mais ce moyen n'a de valeur que s'il est correctement appliqué. J'y ai recours très-souvent; mais, pour être sûr que ce bain est bien donné, j'ai l'habitude de me charger moi-même de ce soin, au moins pour la première fois.

Le *drap mouillé*, employé surtout dans les maladies chroniques, et accompagné de frictions, joint à l'action sudorifique une action vive sur la sensibilité et la circulation de la peau.

#### § 4—Diurétiques

Les diurétiques jouent un rôle important dans la thérapeutique infantile, et la médication basée sur leur emploi puise ses instruments dans les cinq catégories que nous avons déjà admises; des diurétiques aqueux stimulants, acides, salins spéciaux (Voy. t. I, p. 488), je n'ai à indiquer ici que quelques particularités.

Vogel considère le genièvre comme le meilleur diurétique des enfants. Il se sert de la teinture éthérée, à la dose de quelques gouttes (*Op. cit.*, p. 288.) Ici l'action diurétique de l'éther s'ajoute à celle du genièvre. On pourrait donner aussi l'essence de genièvre à la dose de 2 à 8 gouttes, ou le vin diurétique mineur [548], à la dose d'un quart de verre à un demi-verre par jour. Le vin blanc, je l'ai dit, a par lui-même des propriétés diurétiques très-actives, et surtout chez les enfants qui sont à peu près abstèmes. On augmente encore cette action en additionnant d'eaux de Seltz ce vin blanc sec (celui de Graves vaut mieux que les autres).

Les tisanes diurétiques d'avoine (t. I, p. 506), de genêt composé [545], de queues de cerises [546], de spirée ulmaire [544],

additionnées ou non de nitre, sont des préparations diurétiques d'un maniement facile chez les enfants.

La scille et la digitale, l'azotate et l'acétate de potasse sont aussi des diurétiques dont on peut se servir en en atténuant les doses. La poudre de scille, à la dose de 1 à 10 centigr.; la teinture de scille [540], aux doses de 5 à 20 gouttes; l'oxymel scillitique [540], aux doses de 5 à 15 gram.; la *potion diurétique* du Codex [547], par cuillerées à café jusqu'à consommation du quart ou du tiers de la potion, etc; l'azotate de potasse, aux doses de 25 centigr., à 1 ou 2 gram., ou la digitale en poudre aux doses de 2 à 15 centigr.; telles sont les préparations diurétiques qui suffisent pleinement aux exigences de la médecine des enfants.

Je ferai ressortir, en terminant, la facilité avec laquelle, comme l'a remarqué jadis Sandras, une foule d'états morbides chez les enfants trouvent leur solution naturelle dans une émission abondante d'urines, et l'intérêt clinique qu'il y a dès lors à surveiller cette sécrétion et à la stimuler dans les maladies de l'enfance. Ce thérapeute a constaté, en particulier, que la diurèse peut dissiper très-vite des accidents cérébraux graves. A mon avis, il faut s'expliquer ce fait clinique par la subordination fréquente de ces accidents à un certain état d'humidité ou d'épanchement de l'arachnoïde.

#### ARTICLE III. — ÉMISSIONS SANGUINES

I. *Saignées générales.* — Si la phlébotomie est sortie de la thérapeutique des adultes, elle est encore sortie bien plus complètement de celle des enfants.

Sans admettre que la médecine de cet âge indique la saignée aussi souvent que celle des adultes, je ferai remarquer cependant qu'il n'est pas rationnel d'exclure aussi absolument de la thérapeutique de leurs affections l'emploi de la saignée, dont Sydenham, Guersant, Léger, Trousseau, Hervieux et tant d'autres ont éprouvé et fait ressortir l'utilité dans bon nombre de maladies aiguës. Ch. West croit, comme le pensait Galien, que la saignée n'est pas praticable avant trois ans. (Ch. West, *Leçons sur les malad. des enfants*, trad. Archambault; Paris MDCCCLXXV, p. 18.) Trousseau saignait des enfants de quelques mois. Barrier estime qu'il faut graduer la quantité de sang de la façon suivante: à un an 30 gram., à deux ans 60 gram., c'est-à-dire autant de fois 30 gram. que l'enfant a d'années. Je cite cette mesure pour ce qu'elle vaut, dans le but surtout de montrer que cet auteur ne reconnaissait pas de contre-indications tirées de l'âge. Hervieux a insisté, avec beaucoup de raison, sur l'utilité qu'il y a à ne pas se priver, au besoin, d'une ressource aussi importante. Bou-

chut, de son côté, a montré récemment le parti que l'on peut tirer des saignées dans la pneumonie morbilleuse grave des enfants quand il y a imminence d'asphyxie. (Hervieux, *de la Saignée chez les enfants*, in *Bull. de therap.*, 1854, t. XLVII, p. 457 et 563.) La saignée de la jugulaire et celle du pied peuvent aussi être pratiquées sur les enfants, mais la première effraye le petit patient et les assistants; et il est rare qu'on ne puisse y suppléer. Quant à la saignée de la saphène, il conviendrait certainement d'y recourir plus souvent qu'on ne le fait.

Nous indiquerons plus loin le manuel de la phlébotomie chez les enfants.

II. *Emissions sanguines locales.* — Elles se résument dans l'application des ventouses scarifiées, des sangsues et quelques scarifications (pituitaire, gencives).

Les ventouses scarifiées sont inusitées, chez nous, dans la thérapeutique infantile, et sans qu'on s'en rende un compte suffisant.

J'ai décrit déjà longuement la technique de l'application des sangsues et les services que peut rendre ce moyen à titre d'antiphlogistique, de déplétif et de dérivatif; je n'ai qu'à indiquer ici quelques particularités de l'emploi de ce moyen chez les enfants.

Hervieux a signalé, dans un excellent travail (*de l'Application des sangsues chez les enfants, des accidents qu'elles déterminent et des moyens d'y remédier*, in *Bullet. de therap.*, 1853, t. XLIV, p. 102, 345, 487) l'inconvénient qu'il peut y avoir à appliquer des sangsues au niveau de veines volumineuses comme celles qui, chez les enfants amaigris ou dont la circulation de retour est gênée, rampent sur la partie antérieure du cou et les parois de l'abdomen. Je signalerai aussi les régions thoraciques latérales et axillaires comme recouvertes d'un lacis veineux que peuvent entamer les mâchoires de la sangsue. Mais une particularité qui n'est indiquée nulle part, c'est la tendance à l'hémorrhagie des piqûres placées à la base de la poitrine, par le fait des tiraillements que les mouvements d'élévation et d'abaissement de la poitrine, dans l'acte de la respiration, font éprouver aux lèvres de la petite plaie. J'ai eu dans un cas, à Cherbourg, une peine extrême à arrêter une hémorrhagie de cette nature chez un enfant qui sortit presque exsangue de cette épreuve. Le principe est d'appliquer, autant que possible, les sangsues sur un point qui permette, en cas d'hémorrhagie, une compression efficace; comme les malléoles, l'avant-bras, par exemple; les malléoles valent mieux, parce que les sangsues sont soustraites à la vue des enfants, ce qui a une certaine importance, comme l'a indi-

qué West. Cet auteur signale les apophyses mastoïdes et le sommet de la tête, le dessous de l'omoplate, l'anus, comme des lieux d'élection, et il conseille d'appliquer les sangsues autant que possible le matin, pour surveiller l'hémorrhagie. Le même auteur croit qu'il vaut mieux appliquer un nombre de sangsues correspondant, d'après les données exposées plus haut (page 335), à une quantité déterminée de sang, et arrêter l'écoulement dès que les sangsues sont tombées, de façon à calculer, à quelques grammes près, l'abondance de la perte de sang. Quand l'enfant ne peut pas être surveillé d'une façon intelligente, cette manière de faire a ses avantages; mais, dans des circonstances plus favorables, l'examen attentif de son état donne la mesure clinique du moment où il faut arrêter l'écoulement de sang.

#### ARTICLE IV. — EXUTOIRES

L'abus que j'ai signalé relativement à l'emploi banal des vésicatoires n'est nulle part plus flagrant que dans la médecine infantile, et les gourmes cutanées ou muqueuses en sont le prétexte habituel.

Trousseau, qui a écrit sur les gourmes des enfants le meilleur travail qui leur ait été consacré, les a rattachées à deux groupes; l'un, caractérisé par les formes dermatologiques suivantes: impetigo, ecthyma, intertrigo, furoncles, phlegmons superficiels, ophthalmies, et qui procède d'une diathèse de suppuration; l'autre, ayant pour formes le lichen, le psoriasis, l'eczéma rubrum, la blépharite chronique, le pityriasis, et qui a pour racine la diathèse dartreuse ou herpétisme.

Les gourmes cutanées et muqueuses se remplacent les unes par les autres, d'où l'utilité des vésicatoires dans les gourmes muqueuses et des purgatifs dans le cas de gourmes cutanées.

On sait le respect que l'on professe dans les familles pour ces gourmes, à la guérison desquelles on attribue des inconvénients, si ce n'est des périls; la conduite du médecin en est fréquemment embarrassée; mais il peut se guider avec sécurité sur les propositions suivantes formulées par Trousseau:

1° Quand un enfant est bien portant, les gourmes ne lui sont jamais nécessaires;

2° Quand les gourmes sont établies chez un enfant bien portant et que la santé reste bonne, les gourmes doivent être guéries, mais lentement et avec de grandes précautions;

3° Lorsqu'un enfant était habituellement malade et qu'une florissante santé est survenue depuis l'explosion des gourmes, celles-ci doivent être entretenues et l'on ne doit songer à les

guérir que lorsque la santé est depuis longtemps raffermie et que la disparition temporaire ou la diminution de ces gourmes n'ont pas semblé troubler la santé de l'enfant;

4° Si les gourmes envahissent quelques points importants, tels que les yeux, les fosses nasales, le conduit auditif, il faut s'opposer par tous les moyens à leur extension. (Trousseau, *des Cas dans lesquels il faut guérir les gourmes*, in *Journal de méd.*, 1845.)

Les vésicatoires conviennent dans les gourmes suppurées; ils sont inutiles dans les gourmes sèches, qui relèvent habituellement de la diathèse herpétique, et il est même à craindre qu'ils ne provoquent, comme je l'ai vu souvent, des eczéma étendus, d'une guérison parfois très-difficile.

## CHAPITRE IX

### Médication révulsive

La révulsion, chez les enfants, est soumise aux mêmes règles que chez l'adulte et se sert des mêmes agents, dont on mitige simplement l'activité pour les mettre en rapport avec la sensibilité et la finesse de la peau à cet âge.

Les ventouses sèches constituent un moyen utile et auquel on a trop rarement recours. Vogel a fait ressortir avec raison le parti qu'on peut en tirer, dans la fièvre typhoïde des enfants, pour prévenir la splénisation pulmonaire. J'ai dit plus haut que cette pratique, conseillée dans le même cas par Béhier, rend des services signalés dans la forme dite *pectorale* de la fièvre typhoïde.

Les rubéfiants, et en particulier les sinapismes, sont employés dans la médecine des enfants avec une banalité réelle. Vogel proteste contre cet abus: « Les sinapismes, dit-il, ne m'ont jamais semblé procurer un bien grand soulagement, la douleur qu'ils produisent rendant les enfants plus inquiets et plus agités. » (*Op. cit.*, p. 191.) Je suis tout à fait de cet avis, et, quand j'y ai recours, je substitue aux sinapismes les cataplasmes sinapisés ou simplement vinaigrés. Les lotions de vinaigre chaud atteignent le même but, et en faisant moins souffrir les enfants. On peut aussi employer comme rubéfiant un liniment avec 1 gram. d'essence de moutarde et 15 gram. d'alcool. Les Allemands se servent quelquefois du levain de pâte pour rougir faiblement la peau des enfants. L'essence de térébenthine est aussi un moyen rubéfiant qui a son utilité. Dans les bronchites, dans le croup, dans

la coqueluche, les médecins anglais ont recours souvent à ce révulsif, qui a été mis en faveur par Rob. Little (1). Constant, qui a essayé jadis ce moyen à l'Hôpital des Enfants sur huit malades atteints de coqueluche, s'est déclaré très-satisfait des résultats obtenus, et il a émis la pensée que l'essence de térébenthine pouvait très-bien remplacer les vésicatoires et l'huile de croton. Il faut évidemment faire ici une certaine part à l'inhalation de cette essence. Le croton tiglium est d'un grand usage comme révulsif chez les enfants, principalement dans les méningites, et il vaut certainement mieux que la pommade d'Autenrieth, l'ustion sincipitale, etc.

La pommade d'Autenrieth doit être proscrite de la médecine des enfants. En 1874, une petite fille de six ans, atteinte de coqueluche et traitée par des frictions stibiées sur le cuir chevelu et au creux de l'estomac, a succombé dans le marasme, aux suites d'une énorme ulcération qui avait détruit profondément les tissus, mis l'appendice xyphoïde à nu et pénétré dans le médiastin. (*Bulletin de thérap.*, 1834, t. VII, p. 342.)

Les médecins allemands ont considéré les frictions stibiées comme une sorte de spécifique de la coqueluche. Guersant a essayé ce moyen en 1834, à l'Hôpital des Enfants (2); il a constaté des accidents, mais nulle modification favorable de la coqueluche.

## CHAPITRE X

### Médication fébrifuge

Les enfants sont très-impressionnables au miasme des marais, et j'ai fait ressortir dans un travail critique sur l'impaludation (*Ann. d'hyg. publ. et de méd. légale*, 2<sup>e</sup> série, t. XXXII p. 67) ce que les statistiques de Dellon et de Régy permettaient de supposer, que la mortalité excessive des jeunes enfants, dans les pays

(1) 1255. On humecte la poitrine et la partie antérieure du cou avec de l'essence de térébenthine, et on recouvre ces parties d'un large morceau de flanelle. Les effets locaux sont ou une simple teinte rosée ou un érythème ponctué; si on laisse sur la peau un linge imbibé d'essence, on peut arriver à la production de petites phlyctènes. Ce topique n'a d'autre inconvénient que l'odeur importune de l'essence de térébenthine.

(2) 1256. La pommade employée par Guersant contenait 1 partie de tartre stibié et 2 d'axonge, dose beaucoup trop forte (c'est celle qui a produit les effroyables accidents signalés plus haut). Luroth a conseillé une pommade au 8<sup>e</sup>.